

CLARISSE SABARD

LES
LETTRES
DE **ROSE**

ROMAN

Prix du Livre Romantique


CHARLESTON


PRIX DU LIVRE
ROMANTIQUE

« Un premier roman d'une très grande qualité littéraire. »

C. Mangelle (LCI)

Lola a été adoptée à l'âge de trois mois. Près de trente ans plus tard, elle travaille dans le salon de thé de ses parents, en attendant de trouver enfin le métier de ses rêves : libraire.

Sa vie va basculer lorsqu'elle apprend que sa grand-mère biologique, qui vient de décéder, lui a légué un étrange héritage : une maison et son histoire dans le petit village d'Aubéry, à travers des lettres et des objets lui apprenant ses origines.

Mais tous les habitants ne voient pas d'un bon œil cette étrangère, notamment Vincent, son cousin. Et il y a également le beau Jim, qui éveille en elle plus de sentiments qu'elle ne le voudrait...

Réveiller les secrets du passé lui permettra-t-il de se tourner vers son avenir ?

Clarisse Sabard est une jeune trentenaire férue de lecture et de robes vintage, persuadée d'avoir vécu à New York quelque part entre les années 1920 et 1950. *Les Lettres de Rose*, son premier roman, est le lauréat du deuxième Prix du Livre Romantique. *La Plage de la mariée*, son deuxième roman, est paru aux éditions Charleston.

8,90 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-131-3



Texte intégral


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

L'avis des Lectrices Charleston

« Un savant mélange d'histoires de famille, d'amour, d'amitié ; des destins qui se mêlent et se démêlent pour notre plus grand plaisir. »

Ivana Pereira, du blog *Comme dans un livre*

« Un récit vivant, de ceux qui font du bien lorsqu'on les lit ! »

Mélusine Huguet, du blog *Carnet parisien*

« J'ai souri, j'ai pleuré, j'ai vibré avec Lola en lisant les mots laissés par son aïeule. »

Delphine Menez, du blog *L'heure de lire*

« Une lecture chaleureuse, un ton optimiste, un registre parfaitement romantique : un moment des plus agréables. »

Sophie Horvath, du blog *C'est quoi ce bazar ?*

« C'est totalement happant et saisissant ! »

Alison Penglaou, du blog *My Little Anchor*

« Un premier roman intéressant, avec des personnages attachants. »

Djihane Schmidt, du blog *Les instants volés à la vie*

« Un roman passionnant qui promène le lecteur dans le village d'Aubéry, au gré d'une quête identitaire et de découvertes familiales exaltantes. Un véritable bonheur ! »

Cassandre Durandea, du blog *Casscroutondeslectures*

« C'est très bien écrit et chaque page que l'on tourne nous donne envie d'être à la suivante. »

Carène Ponte, du blog *Des mots et moi*

« Un roman qui évoque la souffrance, les doutes et les choix dans un univers familial torturé tout en évoquant avec sensibilité la quête identitaire. »

Sandrine Dureuil, du blog *Vu de mes lunettes*

« C'est touchant, haletant, et les membres de la famille sont tellement attachants malgré leurs côtés noirs. »

Noëlline Bouchaud, du blog *La pause librairie*

LES LETTRES
DE ROSE

Clarisse Sabard

LES LETTRES
DE ROSE



© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr
ISBN : 978-2-36812-131-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

À mon fils.

*« C'est le hasard qui détermine
les grandes histoires d'amour. »*

Clovis Cornillac, dans *L'Amour, c'est mieux à deux.*

« Il n'est point de secrets que le temps ne révèle. »

Jean Racine, *Britannicus.*

PROLOGUE

Trois femmes se disputent à voix basse, dans la pénombre d'une pièce que l'on a pris soin de protéger de la chaleur estivale. Leurs habits, de lourdes robes noires assorties à leurs voilettes, m'évoquent ceux de ces veuves siciliennes qui portent le deuil de leur défunt mari durant tout le reste de leur vie.

Elles murmurent, avec discrétion mais fermeté, au-dessus d'un ancien berceau en bois ciselé. S'il y a un bébé dedans, il est particulièrement calme et silencieux, puisque seule la répétition d'un *tic-tac* semblant provenir d'une horloge invisible se fait entendre, conférant à l'ambiance un côté lugubre et oppressant.

Je ne parviens pas à saisir les propos tenus par ces trois femmes ; c'est tout juste si je peux voir leurs visages. Je laisse alors mes yeux errer à travers la grande pièce aux volets clos, m'accoutumant len-

tement à la semi-obscurité. L'endroit sent le renfermé, comme dans ces vieilles maisons dont les meubles ont longtemps été cirés par le passé, puis abandonnés aux affres du temps. Je décèle dans l'air des résidus d'encaustique mêlés à une chaude humidité. Avec ces trois femmes vêtues comme au siècle passé, la scène possède un indéniable charme suranné, malgré un côté franchement angoissant. Hormis le berceau au-dessus duquel se tiennent les trois « veuves », la pièce me paraît complètement vide. Un rayon de soleil tente de s'infiltrer entre les volets, répandant ainsi une mince tache de lumière blanche sur le sol carrelé de motifs géométriques. Des particules de poussière voltigent follement dans le rai de soleil. Lasse d'être spectatrice d'une scène dont je ne parviens pas à saisir le moindre mot, je me dirige vers une porte légèrement entrebâillée, située au fond de la pièce.

Le parquet émet une plainte sous mes pas, mais aucune des femmes ne fait mine de se retourner. Avant de passer la porte, je les observe une nouvelle fois, tentant en vain de me rappeler qui elles sont. Sous le voile du deuil, il est difficile de leur donner un âge concret et une apparence précise.

Je continue ma progression, faisant grincer les gonds de la porte au passage. Je me trouve maintenant face à un escalier tout aussi sombre que le reste de la maison, éclairé par le soleil qui a pu s'infiltrer complètement par une fenêtre à laquelle est suspendu un fin rideau.

J'agrippe fermement la rampe et commence l'ascension. Chaque marche franchie émet un son de détresse et je me demande si je ne vais pas passer

à travers le plancher d'une seconde à l'autre. Pourtant, irrémédiablement attirée, je ne peux m'empêcher de gravir cet escalier menaçant.

J'aboutis saine et sauve sur un palier qui dessert plusieurs portes. J'actionne la poignée ronde en porcelaine qui ouvre l'une d'entre elles. À ma grande surprise, je découvre une petite chambre propre, baignée de lumière. La pièce, quoique simplement meublée, paraît des plus agréables. Un lit en merisier blanc, recouvert d'un édredon à motif fleuri, occupe une partie de la chambre. Je me dirige vers l'unique fenêtre et jette un coup d'œil sur la rue, en contrebas. Un marché semble s'y tenir, mais je n'y prête qu'une attention distraite et reporte mon intérêt sur la décoration de la pièce. De l'autre côté du lit se tient un chevet peint en blanc et parfaitement assorti au lit. Un vase contenant un petit bouquet de roses est posé sur la table de nuit, avec ce qui ressemble à un épais carnet. Le mot *Journal*, formé par des lettres élégantes, en orne la couverture.

Poussée par la curiosité, je tends la main afin de m'emparer du carnet lorsqu'un cri déchirant retentit, provenant du rez-de-chaussée : « Noooooon ! » Sans plus réfléchir, je me précipite hors de la chambre, à l'instant même où une voix s'élève de l'étage inférieur :

— Lola ! Sors vite ! Tu ne peux pas rester ici !
Lola, par pitié !

Je me rue dans l'escalier et le descends comme si j'avais le diable aux trousses. Je rejoins la grande pièce vide dans laquelle se tenaient quelques instants plus tôt les trois femmes autour du berceau. Mais il n'y a plus personne, à part moi et cette voix

suppliante qui m'exhorte à sortir de la maison au plus vite. Je perçois alors une sorte d'effritement et je ne tarde pas à comprendre que la maison commence littéralement à tomber en lambeaux. Je dois fuir avant que tout ne s'écroule ; déjà, je sens une pluie de minces gravats frôler mes épaules et mon dos, tandis que je tente tant bien que mal de me protéger le visage. Je constate alors avec horreur que, malgré ma volonté, mon corps refuse d'obéir à mon cerveau. Mes jambes sont comme figées sur le parquet et je prends conscience que la même force qui m'a poussée à monter à l'étage un peu plus tôt veut à présent que je reste dans la maison. Jusqu'au bout.

À l'instant où je suis sur le point de me résigner, l'une des femmes en deuil se matérialise devant moi et me tend la main : « Sors ! » m'ordonne-t-elle d'une voix qui ne tolérerait pas que je la contredise.

Rassemblant toute mon énergie, je parviens à faire un pas en avant, vers la femme qui ne porte plus son voile. Un « Oh ! » de surprise se dessine sur ma bouche lorsque je me rends compte que nos regards sont semblables. Je lui tends la main à mon tour, mais c'est à ce moment précis que le plafond commence à s'écrouler tout autour de moi.

1.

Lola, 2015.

J'ouvre d'abord lentement un œil, puis l'autre. Je suis en sueur et un début de migraine vrille sournoisement mes tempes et mon front. Je dois me rendre à l'évidence : pour la première fois depuis des mois, ce cauchemar, autrefois d'une récurrence sans faille, est revenu me hanter, sans raison particulière. À moins que les événements d'hier n'aient servi de déclencheur...

Je me frotte les yeux et m'étire, tout en réalisant que je me trouve étendue sur le canapé de mon meilleur ami, enroulée dans un plaid. Je tente de me rappeler point par point comment j'ai bien pu arriver là, rassemblant mes souvenirs comme les mille pièces d'un puzzle aux motifs compliqués.

Tout me revient : la rupture, ma réaction minable ; si tout cela n'avait pu être qu'un mauvais rêve !

Hier, j'ai pourtant démarré ma journée de façon insouciante, ou presque. Comme la majorité des jeunes femmes de vingt-sept ans, je jongle avec plus ou moins de succès entre différentes occupations, dont mon job de serveuse, mes copines, mon meilleur ami, mes parents qui me couvent souvent un peu trop, mon cours de danse, la couleur de mon vernis à ongles, mes désirs de voyages, mon rêve de trouver le boulot idéal – à savoir dans une librairie qui donne envie de se pelotonner durant des heures dans un fauteuil avec une tasse de café et un bon roman, mes longues promenades dans Paris. Et Peter.

Alors que je pensais bêtement avoir trouvé la bonne personne avec qui partager ma vie, Peter, nouvellement promu au statut d'ex, m'a annoncé par un SMS laconique que nous nous étions bien amusés ensemble durant six mois, mais qu'il était temps pour lui de rejoindre son Australie natale. Oh, bien sûr, je ne suis pas totalement sotte, j'avais deviné que mon petit ami ne comptait pas faire sa vie en France ; mais il avait déjà prolongé son séjour de quelques semaines rien que pour moi, ce qui m'avait donné l'espoir un peu fou que nous pourrions construire ensemble une relation sérieuse et durable. Finalement, je suis sûrement naïve ; j'avais secrètement espéré que Peter me propose de le rejoindre en Australie. Je me suis imaginée plus d'une fois découvrant le bush, Sidney ou encore les sites sacrés des aborigènes. J'aurais pu travailler dans la librairie de mes rêves, ou en tant que ser-

veuse, dans un premier temps, même si le premier temps a tendance à s'éterniser avec moi. Je me suis accrochée au mince espoir qu'il commençait à être convaincu que je lui étais devenue aussi indispensable que sa brosse à dents.

Mais tout cela ne se fera pas. Le tour du monde de Peter s'est terminé par la France, où il a passé plusieurs mois à prendre du bon temps avec moi. La journée, pendant que je travaillais dans la sandwicherie de mes parents, celui avec qui je m'imaginai finir mes jours visitait la capitale, flânait dans les quartiers touristiques, ébahi par la richesse culturelle de la ville. Le soir, je l'initiais à la gastronomie française – il raffole des paupiettes de veau à la sauce mère, le summum du glamour, je dois bien le reconnaître –, et pendant mes jours de repos, nous donnions libre cours à notre idylle, ne nous épargnant pas les clichés, comme les promenades en bateau-mouche ou les incontournables selfies pris face aux cadenas alors encore accrochés sur le pont des Arts. Le temps de quelques week-ends, je lui ai même fait découvrir les châteaux de la Loire, Deauville et la Bretagne.

Je savais pertinemment qu'un jour Peter devrait retrouver sa vraie vie. J'avais crédulement pensé qu'il serait différent de tous les autres, de mes quatre anciennes relations qui se sont toutes soldées par une rupture, car ces pauvres chéris souffraient tous du même symptôme : la peur de s'engager. Peter s'est pourtant montré plus lâche que tous les autres réunis en me larguant par un simple SMS, envoyé de l'aéroport. Celle-là, on ne me l'avait encore jamais faite. Cette rupture par écran tactile m'a surtout

amenée à réaliser amèrement que mon beau gosse australien me considérerait davantage comme une *sex friend* que comme la potentielle femme de sa vie. La nuance doit être subtile, car je n'ai rien vu venir. Sur le coup, je n'ai eu qu'une seule envie : disparaître à jamais au fond de mon lit, avec un énorme pot de glace au beurre de cacahuètes et des mouchoirs en papier. Terriblement cliché, mais si efficace ! Mais la vie n'est pas un roman de *chick lit* et la mienne a bien dû suivre son cours.

Après ma journée de travail, j'ai naturellement bondi sur mon téléphone, pour parler au plus vite à mon meilleur ami ; il est le seul à savoir trouver les mots justes pour me remonter le moral, quitte à me brusquer avec son franc-parler. À seize heures, je l'ai retrouvé dans le quartier de la Bastille, où il travaille, et nous nous sommes rendus à pied dans le Marais, où Tristan possède son appartement. En temps normal, la marche a ce pouvoir thérapeutique de m'éclaircir les idées, mais, cette fois-ci, je n'ai fait que ruminer ma colère :

— Tu te rends compte, Tristan, me suis-je emportée en accélérant le pas sous le coup de l'émotion, un simple SMS ! Mais il m'a pris pour quoi, au juste ?

— Pour une aventure de passage, je t'ai assez mise en garde, non ? a soupiré mon meilleur ami.

Oui, bon, je reconnais que nous avons peut-être eu quelques discussions à ce sujet dès l'instant où Peter est entré dans ma vie. Pourtant, j'ai continué à me plaindre, inlassablement :

— Je ne suis pas assez jolie pour qu'un mâle daigne rester avec moi, c'est ça ?

Tristan m'a serrée dans ses bras et rassurée :

— Lola, est-ce que tu t'es bien regardée ? Tu as l'un des plus jolis minois qu'il m'ait été donné de voir. Bien sûr, tu n'es pas une actrice hollywoodienne, tu n'es pas un mannequin famélique non plus. Mais de toute façon, je ne pense pas que ce soit ce que recherchent les hommes. Tu es toi, unique, avec deux petits yeux de la couleur de l'ambre qui révèlent ta douceur, une jolie bouche rehaussée en prime d'un léger grain de beauté qui donne envie de te croquer.

Il a fait une pause afin de reprendre son souffle et a enchaîné :

— Et puis tu as un teint qui respire la santé, des rondeurs là où il faut. Tu possèdes ces manières touchantes de froncer les sourcils quand tu réfléchis intensément, de te passer souvent la main dans les cheveux pour te donner une contenance, du genre « je vous assure que je sais ce que je fais » surtout quand ce n'est pas le cas, et tu vois souvent la vie sous un angle différent, plus drôle que le commun des mortels.

J'ai avalé un peu fort une grosse boule de salive avant de répondre simplement :

— Waouh, merci Tristan, ça me touche énormément.

— Et tu peux être sûre que je ne dis pas ça pour te mettre dans mon lit, a-t-il ajouté avec humour.

Plutôt que d'en rester là et de rendre grâce à mon meilleur ami de m'avoir rassurée, j'ai préféré en remettre une couche :

— Mais si je suis aussi bien que tu le prétends, alors pourquoi est-ce qu'ils me prennent tous pour une cruche, à la fin ?

— Lola, cela fait cinquante-trois fois et demie qu'on a cette conversation. Je te le répète donc une nouvelle fois : tu attends trop des hommes. Tu es incapable de te laisser porter par une relation. Tu as peur dès le départ d'être abandonnée.

Je me suis alors mise à consulter mes SMS avec frénésie, des fois que Peter se serait aperçu de l'erreur monumentale qu'il avait faite en me larguant comme une malpropre.

— Lola, tu vas m'éteindre ce téléphone immédiatement et passer une soirée relax avec ton meilleur ami. En plus nous arrivons.

Je me suis contentée de hausser les épaules, mais Tristan s'est arrêté de marcher et a tendu la main vers moi.

— Ton téléphone. Donne-le-moi. Maintenant.

Tristan a éteint mon téléphone, l'a gardé sur lui et nous avons passé les heures suivantes à refaire ma vie dans son appartement coloré, un mélange réussi de meubles suédois et de brocante, pour aboutir à la conclusion favorite de Tristan : mon passé est forcément la cause de mes problèmes sentimentaux.

— Les guichetiers de La Poste suivent des études de psychologie, maintenant ? ai-je ironisé.

— Chaque nouveau jour passé à accueillir les doléances des gens est un véritable cours de psychologie, figure-toi. Tu dois y réfléchir, ma douce, je suis sérieux, pour une fois. Tu as été adoptée quand tu étais bébé, tu sais seulement que tes géniteurs sont morts. Tes origines te sont complètement inconnues. Bon, je vois bien que tu n'es pas coréenne, par exemple, mais finalement, tu ne sais rien. Tu devrais peut-être creuser.

— Si mes parents t’entendaient, ils te tueraient, Tristan. Et après, ils te diraient que le principal est que j’aie pu bénéficier d’une éducation correcte et d’une enfance plutôt heureuse. Peu importe le passé.

Tristan s’est esclaffé.

— Ouais, tes parents réagiraient peut-être comme ça, sans forcément ma mise à mort immédiate. Mais on ne parle pas d’eux, là. Et je suis certain qu’inconsciemment, ne rien connaître de ton passé fait que tu veux absolument tout contrôler en ce qui concerne ton avenir. Professionnellement, c’est bien, même si tu te reposes un peu sur tes lauriers, je trouve. Mais sentimentalement, il faut accepter de te laisser porter. Tu ne peux pas jeter ton dévolu sur le premier venu en te disant que, dans six mois, vous emménagerez ensemble et parlerez bébé. Éclate-toi, profite.

J’ai constaté amèrement :

— Oui, bah là, c’est sûr qu’à part me laisser porter, je ne vais pas faire grand-chose, remarque.

Tristan a alors enfilé sa panoplie de maman poule :

— Tu devrais essayer de passer une bonne nuit de sommeil, ma chérie, ça ira mieux demain. Tu ne l’aimais pas, ton Peter, tu aimais juste l’idée de pouvoir construire un truc avec lui. Quand tu auras rencontré le mec idéal, ton cœur fera de tels bonds jusque dans ta gorge que tu en oublieras tous les autres.

Je lui ai jeté un regard désemparé.

— Tu devrais me servir un verre, avant de me sortir des trucs pareils.

Nous avons passé le reste de la soirée à parler, boire et manger des croque-monsieur au curry, cuisinés par mon ami. Finalement, je crois que je me suis endormie sur le canapé blanc rehaussé de coussins prodigieusement confortables. Tristan m'a recouverte d'une couverture avant d'aller sans doute lui-même succomber aux bras de Morphée. Et ce matin, j'en suis là, à me remémorer les événements de la veille et les bribes de ce cauchemar. Les trois femmes en tenue de deuil commencent à m'être familières, mais la sensation d'impuissance combinée à l'ambiance qui se dégage de ce mauvais rêve me terrifie franchement.

Quand j'étais petite, mes parents ont supposé que j'avais peut-être assisté à la sortie d'un enterrement, mon école étant située à proximité d'une église. Ils ont pensé que la vue d'une vieille veuve éplorée m'avait laissé une forte impression. Pour ma part, j'ignore totalement d'où me vient ce maudit cauchemar qui intervient généralement entre une et cinq fois par an. Tristan soupçonne évidemment un sentiment d'insécurité, mais comme je le lui ai déjà fait remarquer, les guichetiers de La Poste ne sont pas forcément détenteurs d'un diplôme en psychologie.

— Debout, ma Lola ! Tu vas être en retard au boulot !

La voix de Tristan semble résonner dans ma tête. Mon meilleur ami est désespérant ; même après une soirée arrosée, il trouve le moyen d'être frais et pim-

pant dès le réveil. Je tente de lui jeter un coussin au visage, ratant mon coup puisqu'il se trouve en fait déjà à côté de moi.

— Tu as ta tête des mauvais jours, constate-t-il. T'as tes règles ?

Je marmonne difficilement :

— Merci, ça fait plaisir.

— Donc, t'as tes règles.

— Mais non, idiot. J'ai encore fait ce cauchemar. Et pour rappel, j'ai été larguée hier par mon mec. Tu m'as aidée à noyer mon désespoir dans du rosé-pamplemousse.

— Ok. Je répète, dans l'ordre : tu as passé la nuit avec trois veuves siciliennes, ton ego ne digère pas que Peter se soit transformé en crapaud plutôt qu'en prince William et tu ne tiens plus quatre malheureux verres d'alcool. Qu'est-ce que je te sers ? Aspirine ? Café ?

— Les deux. Et pour info, je préfère Harry à William.

Tandis que Tristan s'affaire à nous préparer un petit déjeuner de compétition, je passe sous la douche. Après dix minutes sous le jet, je me sens déjà mieux. Il est sept heures, en avalant rapidement mon repas, j'aurai le temps de passer chez moi pour me préparer avant d'attaquer ma journée de travail.

À bientôt vingt-huit ans, j'ai cette chance de travailler dans l'entreprise familiale, une sandwicherie/salon de thé qui appartient à la famille de mon père depuis les années soixante. C'est là que j'ai vécu, depuis mon adoption à l'âge de trois mois. Mes parents ne m'ont jamais caché que je ne suis pas leur fille naturelle, et j'ai grandi choyée, entou-

rée d'amour, ne ressentant jamais aucun manque. Je suis leur fille unique et ils ont tout fait pour me rendre heureuse, quitte à parfois me surprotéger, moi, l'enfant qu'ils n'ont pas pu concevoir naturellement mais que la vie leur a finalement offert. Pour mon père, il était logique que je rejoigne l'entreprise familiale après mes études littéraires et commerciales plutôt que de rester au chômage en attendant qu'un providentiel poste de libraire veuille bien se libérer rien que pour moi.

Je vis à deux pas de chez mes parents, dans un grand studio confortable, que j'ai meublé d'objets chinés aux Puces ou sur Internet, attirée par les meubles possédant déjà une histoire. Je me plais à imaginer qu'autrefois, une jeune femme des années folles, s'apprêtant à aller danser dans le quartier de Montparnasse, lissait son carré court face au miroir que je détiens désormais dans mon entrée, accroché au-dessus d'une petite commode qui a elle-même certainement orné la chambre d'une petite fille dans les années soixante. Depuis des années, je me passionne pour ces inconnus ayant vécu l'Histoire, évoluant dans leur quotidien sans même se douter qu'un jour une petite nana peut-être un peu cinglée tenterait d'imaginer ce qu'avait été leur vie. J'aime laisser mon esprit divaguer lorsque je contemple ces objets qui ont traversé le temps. J'ignore ce que je recherche ainsi, mais peut-être qu'un jour je finirais par trouver.

Je vis quand même dans le présent, bien sûr, et mes pensées m'y ramènent tandis que mes yeux se posent sur un cliché de photomaton de Tristan. Mon confident, celui dont je me sens le plus proche,

mon meilleur ami depuis que ma grand-mère, pas très regardante sur ses préférences pourtant ouvertement affichées, a essayé de nous caser ensemble. Il était alors employé chez le fleuriste où Mamie Constance aimait se procurer chaque semaine un nouveau bouquet de fleurs. Le malentendu nous a beaucoup fait rire et a eu le mérite de nous rapprocher de façon amicale. Nous sommes inséparables depuis huit ans. Tristan a depuis laissé tomber les fleurs, mais gagné la meilleure amie qu'il n'aurait jamais trouvée ailleurs, selon ses propres mots. Notre complicité s'est immédiatement révélée être le ciment de notre amitié. Je me suis sentie attirée et touchée par ce garçon originaire d'un village de Normandie qui, en serrant les dents, a subi les moqueries de ses camarades de classe car il se conduisait de façon trop efféminée à leur goût. Sans avoir été victime de violences physiques, il a connu une forme de harcèlement moral déguisé sous des critiques incessantes et son choix de vie s'est porté sur Paris, cette ville si cosmopolite où il peut tout à fait se promener main dans la main avec un amoureux s'il le désire, sans se faire traiter à chaque coin de rue de *sale tafiole*. Ses parents l'ont aidé à s'installer, et en travaillant dur il a pu acheter un ancien petit entrepôt situé dans le Marais, qu'il a transformé en appartement, à la sueur de ses muscles et de son front. Appartement dans lequel je me trouve désormais, dans la salle de bains plus précisément, que je m'appête à quitter non sans avoir jeté un dernier coup d'œil à mon regard ambré qui, dans le miroir, me paraît bien triste. Je réalise que j'ai tout pour être heureuse et, pourtant, je n'arrive pas à en

profiter pleinement. N'est-ce pas un peu la maladie de notre siècle, de ne jamais être satisfaits de notre sort ?

Nous avalons notre petit déjeuner ensemble, bien que je ne sente pas trop mon estomac d'attaque. Tristan tente de me regonfler à bloc, comme bien souvent, tantôt en me secouant, tantôt en me réconfortant. Je préfère faire dévier la conversation afin de savoir où lui en est sentimentalement :

— *Sentimenta-quoi ?* rit-il en plongeant une tartine délicatement beurrée dans sa deuxième tasse d'Earl Grey.

J'insiste :

— Et ce client qui t'a tapé dans l'œil ? Celui qui apporte pas mal de colis pro ?

— Mon responsable a été clair : pas touche aux clients. Selon lui, une histoire de cul qui se termine mal peut avoir des répercussions sur notre petit bureau de Poste.

— Pas faux, mais bon... je grogne en ajoutant un sucre dans mon bol de café.

— T'inquiète, ma chouquette : si à cinquante ans, on en est toujours au même point, toi et moi, je te jure qu'on se pacsera.

— Tu pourrais au moins me promettre le mariage !

— Certainement pas à une femme !

J'émet un soupir en touillant mon café.

— Quoi, encore ? demande Tristan. Ne me dis pas que je t'ai brisé le cœur.

— Non. Je viens de me rendre compte que, même après une nuit plutôt courte, tu trouves le moyen de t'habiller comme si tu avais passé trois

heures à choisir ta tenue pièce par pièce. C'est frustrant. T'es toujours beau, mais en plus c'est inné. Je te déteste.

Je détaille mon ami, toujours impeccablement vêtu. Ce matin, il porte un jean slim mauve foncé assorti d'un t-shirt en col V, sous un cardigan gris ardoise. Tristan est de taille moyenne pour un homme et d'ossature fine, bien que carré d'épaules, tout en étant musclé. Ses cheveux foncés arborent en permanence une coupe irréprochable, taillée avec style, et ses yeux marron en amande, rieurs et déterminés, s'accordent parfaitement avec son fin visage hâlé et juvénile. Pour résumer, Tristan possède une grâce naturelle et désespérante. Sans être victime de la mode, il adopte toujours un style bien à lui, tout en restant dans l'air du temps. Toutefois, mon meilleur ami n'est absolument pas le stéréotype du gay ultra canon, attention ; il a un nez un peu fort et je l'ai surpris à plusieurs reprises en train de tenter de cacher des petites cicatrices d'acné sous de l'anticernes. Ok, ce sont là ses seuls défauts.

Je regarde l'heure.

— Bon, mon chou, faut que je file si je veux être présentable pour aller travailler. Ma mère serait capable de me renvoyer parce que j'ai mauvaise haleine. Et je te déteste pas, en vrai je t'aime.

— Bien sûr que tu m'aimes autant que je t'aime ! Prends soin de toi, surtout, et pense à ce que je t'ai dit.

— Au sujet de notre futur pacs ?

— T'es bête ! Oh, n'oublie pas ton téléphone.

J'ai effectué le trajet en métro coincée entre une ado pianotant compulsivement sur l'écran de son smartpone et une jeune femme parvenant à lire Tolkien debout, juchée sur des stiletos et une main cramponnée à la barre. J'ai bien failli lui crier mon admiration, mais elle paraissait tellement absorbée dans son imaginaire que j'ai préféré m'abstenir. Une fois rentrée chez moi, j'ai enfin pu me redonner une apparence humaine. J'ai enfilé un pull rose pastel par-dessus un jean gris clair. Ces deux couleurs associées flattent parfaitement mon teint et mes cheveux châains aux reflets miel, m'ont assuré mes copines lors d'une séance effrénée de shopping. Un maquillage discret complète ma tenue. Des fois que le prince Harry viendrait en personne me commander un sandwich au saucisson. Ce matin, je démarre ma journée à dix heures, ce qui me laisse environ dix bonnes minutes avant de descendre à la sandwicherie. Je trépigne. Le fait est là, je ne peux résister davantage à l'envie de consulter mon téléphone, pour voir si Peter se mord déjà les doigts de m'avoir larguée.

C'est presque le désert du côté des SMS ; mon amie Iris me convie à une soirée karaoké samedi et il s'avère que je n'ai absolument aucune envie d'aller chanter comme une casserole, devant des inconnus, des tubes d'anciennes chanteuses choucroutées, qui atteignent le summum de la ringardise. Deuxième SMS : ma mère me rappelle de venir dîner ce soir, comme si je pouvais oublier le repas familial hebdomadaire du jeudi soir. Je constate alors qu'un message m'attend sur mon répondeur. Cette fois-ci, c'est peut-être Peter ! Je suis intriguée mais... Non,

je ne veux pas écouter le message maintenant, finalement. L'infime espoir d'entendre sa voix traînante après ma journée de travail va m'aider à garder le sourire face aux clients, même ceux qui demandent leur sandwich « poulet-tomates-fromage sans fromage et sans sauce ».

Je fourre mon téléphone éteint dans mon sac à main et me mets en route pour la sandwicherie. Ma mère se trouve déjà en plein coup de feu lorsque j'arrive et elle me lance mon tablier de travail.

— Dépêche-toi, ma chérie, on est à la bourre, aujourd'hui. Le four principal était en panne, il vient juste d'être réparé.

J'ai à peine le temps de complimenter maman, qui a réussi à trouver un moment pour aller se faire couper les cheveux. La matinée passe à une vitesse folle, entre la préparation des sandwiches qui rejoignent la vitrine réfrigérée, la mise en place des desserts et le dressage des tables, tant et si bien que je parviens à en oublier mes déboires amoureux. Le service de midi se déroule tout aussi rapidement et je peux m'octroyer une pause déjeuner à quatorze heures, tandis que le flux de clients se réduit considérablement. Ma mère vient me rejoindre à table, pendant que mon père nettoie la cuisine. Il grignotera un morceau après nous, comme chaque jour.

— Alors, ma puce, demande la grande femme rousse qui m'a adoptée presque vingt-huit ans plus tôt, quelles sont les nouvelles ? Ton téléphone était éteint hier soir, je me suis inquiétée, tu sais. Tu as beau être une femme indépendante, tu restes ma petite fille.

Je souris de manière coupable, la tête basse, tout en jouant avec les miettes de pain qui sont tombées sur la table.

— Je suis désolée, maman. J'ai passé la nuit chez Tristan.

Ma mère se penche doucement vers moi, fronçant ses fins sourcils et pose une main sur la mienne.

— Lola, quand tu passes la nuit chez Tristan, c'est soit parce que vous avez fait la fête, soit parce que tu as un chagrin d'amour. Tu ne me feras pas croire que vous êtes sortis en semaine. Alors que t'a fait Peter ?

Je me laisse aller contre le dossier de ma chaise et soupire en croisant les bras sur ma poitrine.

— Pourquoi je ne peux jamais rien te cacher ?

— Parce que je suis ta maman. Et je le vois bien quand quelque chose te tracasse.

— Très bien. Je voulais attendre ce soir pour vous en parler à papa et à toi, mais après tout... Peter est reparti en Australie.

— C'était prévu, non ? me demande-t-elle en croquant dans son sandwich au poulet.

— Certes. Mais il m'a signifié avant de s'envoler que c'était terminé entre nous.

— Ah, je vois. Si tu veux en parler...

— Il n'y a pas grand-chose à en dire, maman, si ce n'est qu'une fois de plus, je me suis conduite comme une idiote, à croire que je retiendrais Peter par ma simple volonté ou bien qu'il me proposerait de le suivre là-bas. J'ai mal, mais je m'en remettrai.

Ma mère tente de me glisser quelques mots de réconfort, mais déjà le travail doit reprendre, les clients de l'après-midi commençant à affluer.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Les lettres de Rose

Clarisse Sabard



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON